

enseignant. Deux ont été brutalement abattus dans les tragiques journées d'août 1914 ; trois sont morts en exil ; c'est le sixième qui s'éteint sur le sol ravagé de la patrie. Plus les exemples qu'ils nous donnaient étaient lumineux, plus la flamme dont ils brûlaient était ardente, plus leur œuvre nous apparaît tronquée ; et plus aussi notre douleur est vive de les voir arrachés au champ que nous cultivions ensemble. Oui, la Providence éprouve singulièrement l'Alma Mater ; mais l'Alma Mater est son œuvre ; et quand il s'agit d'une œuvre de la Providence, il faut se redire la parole de S. Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum*. C'est dans ma faiblesse et mon épuisement que je me sens le plus fort, parce qu'alors je laisse la place toute large à l'opération divine.

Cher Monsieur le Chanoine, adieu ! Vous avez bien mérité de la science par vos publications, bien mérité de l'Université par votre enseignement ! Puissiez-vous, — nous allons, dans une fervente prière, le demander pour vous dans cette église où, il y a à peine quelques semaines, vous vous traîniez encore tous les jours pour immoler la Sainte Victime, — puissiez-vous, dis-je, après avoir si patiemment scruté la beauté des œuvres les plus minuscules du Créateur, être bientôt admis à contempler face à face l'éternelle Beauté dont toute autre n'est qu'un pâle rayon !

# NOTICE sur la vie et les travaux de M. le chanoine ALPH. MEUNIER

Alphonse Meunier, dont notre Institut agronomique eut à déplorer la perte le 19 février 1918, naquit à Lessines le 15 août 1857.

Sa famille conserve pieusement quelques-unes de ses ébauches d'écolier ; malgré la réserve qui s'impose dans les déductions de ce genre, nous croyons voir, dans ces essais d'enfant, la preuve que très tôt, chez lui, se sont manifestées les tendances qui dirigèrent et caractérisèrent tous ses travaux. D'après ces ébauches, en effet, le plaisir le plus vif du jeune Alphonse consistait à préciser, soit par le dessin, soit même par le modelage, les rêves de son imagination d'enfant ; et l'objet préféré de ces rêves, c'étaient des scènes jouées par les représentants les plus pittoresques du petit monde animal.

Au petit Séminaire de Bonne-Espérance, — où il fit de brillantes études d'humanités et de philosophie — pendant les fatigantes promenades dans la boue ou la poussière des chemins qui montent vers la vieille abbaye, il chassait avec ardeur les fascinants insectes. Pendant les vacances, il emmenait ses frères (il était le cadet d'une famille de treize enfants) en de lointaines excursions : d'abondantes captures enrichissaient rapidement ses collections.

Ce précoce amateur d'insectes devint le naturaliste éminent dont nous allons essayer de caractériser les œuvres. Nous retrouverons dans toutes celles-ci l'influence de sa nature d'artiste ; c'est elle qui nous fera comprendre pourquoi ce savant micrographe « sensible à la beauté des formes, au caractère esthétique des produits de la nature », préféra toujours le burin à la plume, l'analyse à la synthèse.

Après trois années d'études théologiques au grand Séminaire de Tournai, A. Meunier vint à Louvain pour y conquérir avec la plus grande distinction, sous la direction d'un maître illustre, le chanoine J.-B. Carnoy, le diplôme de docteur en sciences

naturelles. Il s'occupa d'abord de paléontologie (1). Ensuite « sollicité par les charmes particuliers » de la *pilulaire*, petite ptéridophyte aquatique, il en entreprit l'étude (1886) (2) et contribua, comme il l'espérait, à combler quelques lacunes de son histoire. Vers cette même époque, la signification des nucléoles du noyau cellulaire était très discutée par les cytologistes; parmi ceux-ci ce fut J.-B. Carnoy qui traita la question de la façon la plus complète. A. Meunier, dans l'espoir de pouvoir confirmer les vues de son maître, fit de nombreuses recherches sur le nucléole d'une algue, la *spirogyra* (1887) (3). Le mémoire qu'il publia sur ce sujet lui valut une bourse de voyage : il en profita pour visiter les laboratoires allemands. Par la suite, il consacra toutes ses vacances à parcourir, en savant excursionniste, les principales régions d'Europe. Le plaisir, ou mieux la passion du collectionneur ne le quitta jamais ; aussi, de chacun de ses voyages, rapportait-il de nombreux objets destinés à enrichir et à embellir notre musée agricole et forestier, dont il avait la direction (4).

(1) *Les bryozoaires du système Montien* (en collaboration avec Ed. Pergens). Louvain, Meulemans, 1886.

*Nouveaux bryozoaires du crétacé supérieur* (en collaboration avec Ed. Pergens). Société malacologique de Belgique (Mémoires XX, 1885).

*La faune des bryozoaires garummiens de Faxe* (en collaboration avec Ed. Pergens). Société malacologique de Belgique (Annales).

(2) *La pilulaire. Etude anatomo-génétique du sporocarpe chez la pilularia globulifera*. Mémoire couronné au concours de l'enseignement supérieur (1885-1886) et publié par le gouvernement. Reproduit par la CELLULE (IV).

(3) *Le nucléole des spirogyra*. Publié par le gouvernement. Reproduit par la CELLULE (VII).

(4) Les principales collections de notre musée, dues à son activité, sont : a) une collection de géologie et de minéralogie générales, comprenant 1200 échantillons ; b) une collection d'étude pour la géologie de la Belgique (1500 échantillons) ; c) une collection de cristallographie : 180 modèles en carton exécutés de sa propre main.

Si les publications dont nous venons de parler peuvent être considérées comme les œuvres d'un débutant heureusement doué, tous les travaux ultérieurs de A. Meunier sont incontestablement des travaux de maître et ce sont précisément ceux-ci qui nous révèlent le charme particulier de sa science. Citons d'abord ses trois mémoires descriptifs de la graine de quelques familles végétales (1). La structure de la graine présente une grande importance dans la classification des végétaux, et, vers 1890, des botanistes peu « patients » échafaudaient, sur des études anatomiques incomplètes de la graine, des généralisations trop hâtives contre, lesquelles A. Meunier entreprit de réagir. « Sans méconnaître, écrit-il, le mérite réel de ces aperçus synthétiques on peut regretter que l'analyse n'en ait pas fourni des bases plus scientifiques ». Pour bien marquer ses préférences pour l'analyse précise et minutieuse, il prie le lecteur de ses mémoires d'attacher moins d'importance au texte qu'aux planches gravées de sa propre main : « C'est dans les planches qui accompagnent ce mémoire que l'on trouvera le véritable exposé de nos observations. Dans leur exécution nous n'avons ménagé ni notre temps, ni nos soins pour reproduire avec précision ceux des objets de notre étude qui se recommandent par l'intérêt plus grand qu'ils présentent. C'est de cette façon que nous croyons pouvoir associer le plus avantageusement le lecteur à nos recherches, sans demander autre chose qu'un examen attentif des objets rendus comparables par la technique que la nature des recherches réclame. Notre rôle se bornera donc dans les pages qui vont suivre à diriger cet examen, en fournissant sur l'origine des figures et leur enchaînement les renseignements indispensables » (2).

C'est dans le même esprit et avec la même méthode qu'il

(1) *Les téguments séminaux des cyclopermées* (LA CELLULE, VI).  
*Les téguments séminaux des papavéracées* (LA CELLULE, VII).  
*Le développement séminal dans le genre Veronica* (LA CELLULE, XII).

(2) *Les téguments séminaux des cyclopermées*. 1<sup>re</sup> partie, p. 20.



étudie l'anatomie des bois et que dans un de ses derniers mémoires il décrit l'appareil laticifère des caoutchoutiers (1).

Ces travaux d'anatomie ne constituent pas la partie principale de son œuvre. En 1904, M. le professeur Gilson lui proposa l'étude du microplankton — c.-à-d. l'étude des organismes unicellulaires flottant librement dans l'eau douce ou salée — et il lui fournit, dans la suite, un matériel d'une abondance extraordinaire. C'est dans ce nouveau domaine surtout que Alphonse Meunier put mettre en œuvre toutes les ressources de son âme de savant et d'artiste. De ce microplankton font partie les diatomées « ces graminées des prairies flottantes des eaux ». Écoutons ce qu'il en dit : « les diatomacées ont aussi depuis longtemps captivé certains botanistes, les artistes sans doute et les patients, par la grande variété de leur habitat, l'imprévu de leurs associations, l'élégance de leurs formes, la richesse de leur endochrôme et le défi qu'elles semblent porter aux micrographes de résoudre l'infinie délicatesse des détails de structure de leur test (2). Ce défi, A. Meunier l'a relevé avec une habileté patiente qui ne sera probablement jamais dépassée. Pour décrire ces microorganismes, il ne s'en tient pas au « minimum d'exactitude » qu'il attend des autres micrographes : « Pour assurer la plus grande fidélité possible à nos reproductions nous nous sommes astreint à ne graver les figures de nos planches qu'avec l'objet sous nos yeux, au microscope et non d'après des croquis exécutés auparavant avec la précision moindre que l'on apporte à une simple ébauche exécutée cursivement au crayon » (3). Peut-on trouver étrange, après cela, qu'il traite sévèrement certains travaux récents ? D'ailleurs, comme il l'écrit quelques pages plus loin, « pour faire œuvre

(1) *L'appareil laticifère des caoutchoutiers*. Bruxelles, 1912. Mémoires scientifiques publiés par le service de l'Agriculture au ministère des Colonies.

(2) *Notice sur la florule des Neiges et des Glaces de la Mer de Kara*, p. 4.

(3) *Microplankton des Mers de Barentz et de Kara*, p. 7. (Cet ouvrage, achevé en 1910, se rapporte à la campagne arctique du duc d'Orléans, en 1907).

utile dans ce domaine, il faut être familier avec l'art du portraitiste... car la physionomie de ces petits êtres, ou mieux, l'expression de leur physionomie est, à notre avis, la seule note caractéristique de beaucoup d'espèces... Ce qu'il faut, c'est un portrait de face et de profil » (1).

Le microplankton comprend aussi des infusoires. Ceux-ci surtout retinrent l'attention de A. Meunier. Il trouve, à les observer, une jouissance qu'il souhaite à ses lecteurs ! Il voudrait, écrit-il, leur procurer le plaisir de l'observation directe, le « spectacle animé et fécond en surprises de la nature vivante » plaisir bien supérieur à celui de l'étude « des collections de momies ou de fossiles rangées derrière les vitrines d'un musée » (2). « L'observateur direct, ajoute-t-il, est seul à avoir la jouissance de ces joyaux, et à moins d'être par trop égoïste il souffre de ne pouvoir la faire partager à d'autres... il a honte de son impuissance et se détourne de son œuvre avec dépit et dégoût » (3). Avec quelle étonnante patience il recherche, parmi les échantillons pris au hasard des pêches, les éléments qui lui permettront de reconstituer la vie des nombreux infusoires qu'il a l'honneur de présenter pour la première fois au monde savant ! Voici par exemple un *didinium* découvert et dénommé par lui *did. gargantua*. « L'animal, anodin d'apparence, avec sa bouche étroite en temps ordinaire, doit en réalité être un véritable fléau pour la population microscopique que la nature met à sa portée. Talonné, semble-t-il, par un appétit insatiable, il s'attaque à tout ce qui est à sa portée, même à ses semblables. Armé de trichocystes buccaux, dont il use sans doute comme de traits empoisonnés, il en larde sa victime et la paralyse ; puis, ouvrant une bouche dont l'extension n'a guère de limites, il aspire sa proie, en quelque sorte, dans un pharynx nassiforme qui aboutit à une vacuole sarcodique dilatable, où elle finit par passer, quel que soit son volume souvent supérieur à celui de l'agresseur » (4).

En lisant ce passage, n'est-on pas tenté de comparer notre

(1) *Microplankton des Mers de Barentz et de Kara*, p. 20.

(2) *Ibid.*, p. 208.

(3) *Ibid.*, p. 209.

(4) *Ibid.*, p. 156.



éminent savant à l'illustre entomologiste français H. Fabre et notre admiration pour le premier est d'autant plus grande que nous savons ses moyens d'investigation si limités et si précaires. Ne pouvant travailler que sur des matériaux fixés, c.-à-d. tués au moyen de réactifs, notre regretté micrographe ne pouvait saisir, comme il l'écrit, « que des moments d'action ; d'autre part, le lecteur serait porté à voir quelque fantaisie dans toutes ces reconstitutions si le savant n'appuyait chacun de ses dires d'une sorte d'« instantané ». Aussi 21 figures sont nécessaires pour démontrer et illustrer la voracité du *didinium gargantua*.

Dans son mémoire sur le *microplankton des Mers de Barentz et de Kara*, A. Meunier décrit 25 nouveaux genres et 158 nouvelles espèces ; ce mémoire fut suivi de quatre autres, aussi importants, sur le *microplankton de la mer flamande* (1). Le premier de ces mémoires (1913) décrit les nombreuses espèces d'un genre spécial de diatomacées : le genre *chaetoceros* ; le deuxième (1915), les autres diatomacées ; le 3<sup>me</sup> (édité en 1919), les Péridiniens ; le 4<sup>me</sup> (édité en 1919), les Tintinnides et autres organismes inférieurs. Vingt-trois grandes planches hors texte accompagnent ces quatre mémoires. Pour faire apprécier la richesse de cette illustration, il suffit de noter que parfois 17 figures sont consacrées à la représentation d'une seule espèce ou même d'une variété. Et notre micrographe infatigable achevait la quatrième planche d'un travail sur le *microplankton des eaux douces d'Afrique*, lorsque la mort, hélas ! le frappa. S'il ne nous avait pas été enlevé si prématurément, il eût donc pu devenir lui-même le savant qu'il attendait : « aussi appelons-nous de tous nos vœux un travail synthétique sur le sujet, dont l'auteur fera table rase de tous les travaux antérieurs, pour ne tenir compte que de ses observations personnelles, sur des matériaux de provenance mondiale, qu'il aura su se procurer » (2).

(1) Ce nom fut donné par M. le Professeur Gilson à la partie sud de la mer du Nord, comprise entre le 52° degré de latitude et l'entrée de la Manche.

(2) *Microplankton des Mers de Barentz et de Kara*, p. 26.

Néanmoins il est permis de se demander si son dédain pour les idées synthétiques n'eût pas été un obstacle à la réalisation de ce projet. A. Meunier eût peut-être été trop hésitant dans l'établissement d'une classification de la nature, « ce vaste champ dans lequel il n'y a pas d'autres clôtures que celles que nous essayons d'y planter » (1). Ailleurs, n'écrit-il pas, à propos d'un organisme : « appartient à la famille des protococcacées ou des chlamydomonacées, comme on voudra » (2) ? Quoi qu'il en soit, ce travail de synthèse suppose de très nombreux travaux d'analyse et personne mieux que notre patient micrographe ne pouvait les fournir. Sa mort, hâtée par un surmenage continu, retardera, de plusieurs dizaines d'années sans doute, cette vue d'ensemble sur les infiniment petits des océans et des mers.

Ce qui fait le mérite essentiel de la science de A. Meunier, c.-à-d. la précision et la patience, fut aussi la cause principale de ses succès dans le professorat. Dans ses cours, ce n'était pas le dessin qui expliquait la parole, c'était plutôt celle-ci qui commentait le dessin. Ajoutons à cela sa compétence universelle, ses connaissances très étendues dans les domaines les plus divers et nous nous expliquerons la très haute estime dont il jouissait auprès des étudiants de l'Institut agronomique. Voici comme nous le décrit un de ses anciens élèves, Monsieur E. Hegh, secrétaire de la *Revue Générale Agronomique*, publiée par l'Association des Ingénieurs agricoles de Louvain : « Il y a vingt-cinq ans — souvenir de jeunesse donc — par une belle après-midi, aux Eaux-douces, dans le riche décor de la forêt de Meerdael, un groupe de jeunes étudiants de première année entoure un abbé encore jeune, à la mise soignée, le pince-nez retenu par un cordon

(1) *Op. cit.*, p. 9.

(2) *Notice sur la florule des Neiges et des Glaces de la Mer de Kara*, p. 5. Parmi les publications de M. A. Meunier, mentionnons aussi : *Note préliminaire sur le microplankton de Banana*. Revue zoologique africaine publiée sous la direction du Dr H. Schouteden (Bruxelles) vol. I, fasc. I - 1911. Signalons enfin sa collaboration à la REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES de Bruxelles,

de soie noire. Ce sont les futurs ingénieurs agricoles de notre promotion, auxquels M. le Professeur Meunier fait goûter les charmes de l'étude de la nature. Tous se groupent autour de lui. Il a en main une botte de plantes diverses ramassées en cours de route. De sa voix douce et prenante, il cite des noms latins, qui nous paraissent quelque peu rébarbatifs, il explique les caractères des genres, des familles. Toujours ses explications sont claires et ordonnées. Il les répète inlassablement, car il aime ses jeunes étudiants et il veut leur inculquer cet amour de la science, de l'étude, qui brûle au fond de son cœur et qui fut l'essence même de sa vie » (1).

Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'insister sur les qualités morales de M. le Chanoine Meunier (2). Qu'on nous permette cependant de mentionner la profonde sympathie que lui témoignaient toutes les familles, bourgeoises et ouvrières, de sa ville natale. Grâce à l'étendue de ses connaissances, grâce aussi à son dévouement, il y était le conseiller de tous les industriels et le consolateur des malades désespérés. Tous, croyants et incrédules, vénéraient ce prêtre, modeste et simple, d'une science si vaste et d'une distinction si parfaite. Sa dépouille mortelle repose maintenant dans la terre de sa ville préférée et nous souhaitons qu'on grave sur sa tombe les paroles qui brillent sur celle de son Maître J.-B. Carnoy : « *Le Seigneur est le Dieu de toutes sciences. I. Reg. C'est lui... qui m'a fait connaître... la nature des animaux et les instincts des bêtes... la variété des plantes et les vertus des racines* ». Sap. VII.

E. ORMAN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

(1) REV. GÉN. AGRON., 24<sup>e</sup> Année, n° 2.

(2) Cf. l'Éloge funèbre, par Monseigneur Ladeuze.

## M. le Professeur GUSTAVE VERRIEST

Gustave Verriest naquit à Deerlyck (Fl. Occ.), le 19 mai 1843. Il fit ses humanités au collège de Roulers (1852-1861), puis à l'Université de Louvain ses études de médecine (1861-1867), durant lesquelles il fut le contemporain et l'émule du Professeur Masoin.

Pendant sa vie d'étudiant, Verriest n'eut pas les occasions de se distinguer qui s'offrent aujourd'hui si nombreuses à l'activité de nos jeunes gens. L'enseignement de son temps se compose exclusivement de leçons théoriques tout empreintes des doctrines qui dominèrent la médecine durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ère des recherches personnelles n'est pas ouverte encore à la faculté de médecine, ou tout au moins les élèves n'y participent pas ; les laboratoires, pour autant qu'ils existent, ne sont pas outillés ; bref, l'activité des étudiants est réduite forcément à des exercices de mémoire, pour lesquels les meilleurs esprits ne sont pas toujours les mieux qualifiés. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que le futur clinicien pût achever ses études à l'Université sans être autrement remarqué par ses maîtres.

En quittant Louvain, Verriest passa un premier hiver à Vienne, où il suivit entre autres les leçons de Skoda et de Rokytansky, cet émule de Virchow.

Ce premier séjour à l'étranger devait orienter sa vie et lui donner ses directives. L'enseignement de la médecine suit alors en Allemagne et en Autriche une voie toute différente de la nôtre.

Des méthodes intuitives se sont substituées partout aux exposés purement théoriques, et de nombreux exercices pratiques établissent un contact permanent et plus intime entre les maîtres et les élèves. La pathologie n'est plus une encyclopédie de faits et de systèmes, sa doctrine s'appuie sur des données d'anatomie microscopique et de physiologie; la porte est ouverte à la pathologie expérimentale. Les examens cliniques sont conduits avec des méthodes rigoureuses empruntées à la physique et à la chimie. La thérapeutique enfin, basée cette fois sur des faits et non plus sur de pures spéculations, abandonne les sys-